

Rabbit-Proof Fence
L'éloquente beauté d'une histoire vraie
Rabbit-Proof Fence, Australie 2002, 94 minutes

Francine Laurendeau

Number 223, January–February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48416ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurendeau, F. (2003). Review of [Rabbit-Proof Fence : l'éloquente beauté d'une histoire vraie / *Rabbit-Proof Fence*, Australie 2002, 94 minutes]. *Séquences*, (223), 42–42.



La frontière entre l'appartenance et le rejet

RABBIT-PROOF FENCE

L'éloquente beauté d'une histoire vraie

Australie-Occidentale, 1931. Ayant constaté que plus on est blanc, plus on est intelligent, donc utile à la société, les autorités ont conçu le plan suivant pour mieux assimiler les aborigènes. Les enfants *half-caste*, c'est-à-dire les métis qui ont un parent de couleur et un parent blanc, vont être enlevés à leur famille et placés dans des institutions où on va leur apprendre ce que tout bon domestique doit savoir pour mieux servir la société dominante. Ils n'aiment peut-être pas ça, mais c'est pour leur bien. À Jigalong, au nord du pays, trois petites filles habitent chez leurs mères aborigènes, abandonnées depuis longtemps par leurs pères de race blanche : Molly, quatorze ans, sa soeur Daisy, huit ans, et leur cousine Gracie, dix ans. Ce sont donc des *half-caste*. À Perth, le gestionnaire des aborigènes, A.O. Neville (Kenneth Branagh), ordonne que ces trois enfants soient réquisitionnées en emmenées au Moore River Native Settlement, dans le sud du pays. Il faut également savoir que Jigalong est situé tout contre le *rabbit-proof fence*, une succession de clôtures qui, du nord au sud, ont cette particularité d'être une barrière infranchissable par les lapins devenus, au début du XX^e siècle, une véritable calamité nationale.

Après une longue et pénible traversée du pays, les petites filles arrivent au camp autochtone de Moore River où elles apprennent assez durement le sort qui leur est réservé. Interdiction de parler les langues autochtones. Interdiction de retourner chez soi. Une jeune fille qui s'est évadée a été rattrapée, battue et mise en détention. C'est Moodoo qui l'a dépiquée, un sombre et déconcertant personnage, un aborigène qui collabore avec la direction blanche de ce qui ressemble fort à une prison. Molly comprend tout de suite qu'elle est totalement réfractaire à ces règles et décide de rentrer à la maison, entraînant dans sa fuite Daisy et Gracie. Elle ne sait qu'une chose : il leur faut emprunter la direction nord. Ayant appris de leurs mères et grands-mères les lois de la vie sauvage, ces enfants connaissent les astuces qui brouilleront leurs traces, si bien que Moodoo lui-même n'arrive pas à les rattraper. Plus tard, par admiration pour le courage de ces fillettes, il abandonnera la recherche. Molly a tôt fait de retrouver le *rabbit-proof fence*, ce qui va simplifier l'itinéraire : il n'y a qu'à suivre la providentielle clôture. Mais au cours de ces quelque 2 000 kilomètres qui les séparent de chez elles, les enfants connaîtront bien des aventures avant

d'arriver, complètement épuisées, à Jigalong. Sans Gracie qu'une imprudence a perdue.

Quelques films ont dénoncé le sort fait aux Aborigènes d'Australie. Rappelez-vous **Le Pays où rêvent les fourmis vertes**, plaidoyer écologique de Werner Herzog. Ou le pessimiste et douloureux **The Fringe Dwellers**, de Bruce Beresford. Il est heureux que le cinéaste Phillip Noyce ait effectué ce retour à ses racines australiennes (voir l'entrevue qu'il accorde, dans ce numéro, à Pierre Ranger). Il a cru en la force de cette histoire et il a eu raison. Il a voulu d'authentiques Aborigènes pour en interpréter les personnages centraux et il les a trouvées. Il a tenu à la tourner dans les paysages australiens et la dureté de ces panoramas vastes et plats, pour la plupart découverts et, en fin de parcours, totalement désertiques, donne froid dans le dos. Ce film a l'éloquente beauté d'une histoire vraie racontée sans ajouts décoratifs. Les enfants *sont* les personnages, la mise en scène est d'une patiente sobriété. La musique évoque les accents gutturaux des mélodies aborigènes.

Donc, deux des petites filles rentrent à la maison. Un *happy end* ? Pas pour longtemps. Attendez le générique de fin. Vous y apprendrez la suite de l'histoire qui se répète. Molly s'est mariée. Elle a été capturée avec ses enfants de deux et de quatre ans et enfermée à Moore River. Et, de nouveau, elle a réussi à s'enfuir avec Annabelle, la plus jeune. C'est seulement trente années plus tard que l'autre fille, Doris, a retrouvé sa mère. C'est Doris qui a écrit *Follow the Rabbit-Proof Fence*, dont le film est adapté. Un témoignage bouleversant sur une génération perdue.

Mais nous n'avons sur ce sujet de leçon à donner à personne, n'est-ce pas ?

Francine Laurendeau

Australie 2002, 94 minutes – Réal. : Phillip Noyce – Scén. : Christine Olsen, d'après *Follow the Rabbit-Proof Fence*, de Doris Pilkington Garimara – Photo : Christopher Doyle – Mont. : John Scott et Veronika Jenet – Mus. : Peter Gabriel – Int. : Evelyn Sakpi (Molly), Tianna Sansbury (Daisy), Laura Monaghan (Gracie), David Gulpilli (Moodoo), la mère de Molly (Ningali Lawford), la grand-mère de Molly (Myarn Lawford), Kenneth Branagh (A.O. Neville) – Dist. : Alliance.